NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

101 N° 2 1979

Dix ans après *Humanae vitae*

Gustave MARTELET (s.j.)

p. 246 - 259

https://www.nrt.be/it/articoli/dix-ans-apres-humanae-vitae-1031

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Dix ans après *Humanae Vitae* *

Dix ans après *Humanae Vitae*, il ne m'appartient pas de dresser un palmarès des efforts entrepris pour appliquer cette encyclique : le congrès tout entier le fera. Je voudrais simplement indiquer quelques repères doctrinaux en faveur de *l'amour au-delà de la contraception* que préconise l'encyclique. Mais plutôt que de faire du lyrisme autour du verbe aimer, il me semble plus utile de dire des choses qui commandent en profondeur bien des problèmes autrement insolubles. Je ne jouerai donc pas au psychologue, au démographe, quelle que soit l'importance hors pair des problèmes de population, je ne jouerai pas au sociologue ou à l'homme d'expérience ; je vous inviterai plutôt à découvrir si possible les fondements d'une éthique chrétienne de l'amour, qui demeure encore très souvent incomprise dix ans après la parution d'une encyclique qui la suppose et qui la préconise.

I. — SIGNIFICATION DE L'ENCYCLIQUE

Avec *Humanae Vitae* qui le fait de manière implicite, il est utile de distinguer trois formes sous lesquelles se présente le désordre de la contraception. Il existe en effet :

1. une contraception d'infirmité et de faiblesse et qu'on peut appeler une contraception de pis-aller conjugal, supposée par l'encyclique chez les chrétiens qui pensent « devoir » la pratiquer ;

2. une contraception de pure jouissance qui met en péril la valeur même de l'amour ou expose à le faire ;

3. enfin une contraception de puissance, reconnue, préconisée, mise en application et, en ce sens, pratiquée comme un droit par les pouvoirs publics.

---

* Du 21 au 25 juin 1978 s'est tenu à Milan, dans le cadre du Centro Internazionale Studi Famiglia, un congrès international sur le thème « Amour fécond et responsable, dix ans après *Humanae Vitae* ». Il rassembla quelque 400 participants, parmi lesquels plusieurs non catholiques et non chrétiens, venus de 57 pays, dont 27 du tiers monde (cf. L. CICCONE, *Congresso Internazionale...*, dans *Divus Thomas* 81 (1978) 177-187). Ces journées furent ouvertes par une conférence du P. G. Martelet et un exposé du Cardinal K. Wojtyla. Nos lecteurs trouvent ici la contribution du P. Martelet, remaniée par son auteur.

Avant que parût l'encyclique, une certaine pastorale voyait dans la contraception un appoint à la vérité de l'amour. De la compréhension légitime à l'égard des conjoints pour lesquels la contraception au premier sens du mot semblait inévitable, on en venait à accepter la contraception de deuxième et de troisième types. Du moins, on ne discernait pas que l'attitude prise dans le premier des cas ouvrait la porte à la justification des deux autres. On s'interdisait en effet, par principe, de voir dans la contraception elle-même un désordre objectif de l'amour. L'incertitude était si grande sur un point si vital qu'il devenait indispensable que le désaveu de l'Eglise, mis en doute par beaucoup, fût publiquement déclaré par une autorité compétente. Ayant pris tout son temps, Paul VI le fit d'une manière formelle. On sait quelle tempête il souleva dans l'opinion publique et même dans une partie souvent considérable de l'Eglise, prévenues l'une et l'autre et cabrées contre un message qu'on déclarait d'avance rétrograde s'il n'ouvrait pas les voies à la contraception. Comme on aurait dû s'y attendre, Paul VI rappelait simplement que l'amour est au-delà de la contraception, pour la simple raison que la contraception, si paradoxale que la chose paraisse, en est un en deçà.

En vue de dire un « non » formel à un tel désordre et un « oui » décidé à la vérité de l'amour, Paul VI devait récuser sans ambages toute justification possible de la contraception. Le fameux paragraphe 14 a sans doute ce sens. Il a blessé en fait plus d'un foyer chrétien qui s'est cru inexorablement figé par lui dans le péché. En fait, l'encyclique voulait seulement, semble-t-il, couper toute retraite à ceux qui prétendaient qu'en certains cas l'Eglise ne voit pas de désordre dans la contraception. A cette fin, Paul VI exprimait en un langage juridique, trop juridique peut-être eu égard aux problèmes humains qui étaient sous-jacents, la nocivité objective d'un désordre que l'on accréditait par l'innocuité apparente d'un cas particulier. Mais la sévérité, peut-être inévitable, de cette mise en garde n'aurait pas dû masquer la véritable dimension d'un message qui reste d'ordre humain et prophétique.

Humanae Vitae en effet développe et implique une vision de l'homme et de la femme, intérieure au mystère de l'amour. Elle le fait dans les paragraphes 8 à 10 notamment, dont on a d'ordinaire reconnu la valeur et même la beauté. Cependant la crise ouverte par la contraception ne pourra être surmontée sans une réflexion sur le sens du corps, réflexion qui paraît désuète mais qui, de nos jours plus que jamais peut-être, est évidemment nécessaire. Tout prêt à souscrire à la valeur du corps quand il s'agit du langage d'amour, on estime devoir se méfier de lui pour autant qu'il recèle, du sein même de l'amour, un pouvoir immanent de transmettre

la vie. D'où le « droit » que l'on prend de se garder de lui par la contraception. C'est ce droit que l'encyclique entend pour sa part récuser.

La génitalité humaine en effet, si totalement engagée qu'on la reconnaisse à bon droit de nos jours dans l'amour, n'y est pas cependant affranchie, par structure, de la procréation possible d'un nouvel être humain. Sans doute a-t-on indûment confondu dans l'Eglise les deux versants d'un unique langage. On a même parfois résorbé le langage de l'amour dans le seul pouvoir de la génération. C'est une erreur grave dont on porte de nos jours le poids. Par sa nature même, la sexualité fonde entre les conjoints un langage qui n'inclut pas toujours, Dieu merci, l'apparition d'un tiers comme effet de sa propre expression. Dès lors, le langage sexuel n'appartient pas au couple uniquement en vue de la génération, comme on a pu le dire trop souvent dans l'Eglise ; il est le bien du couple au titre même de l'amour. Si ce langage implique le rapport à l'enfant de façon potentielle, il ne peut se réduire uniquement à lui. La rythmique ovarienne notamment est un signe organique, désormais évident, que le lien entre le don total des conjoints au niveau de leur corps et leur fécondité possible au niveau de l'enfant n'est pas toujours donné. Il existe une pause organique de la fécondité, et si elle disparaît ou se voit compromise, elle doit être restaurée autant que faire se peut. Cet arrêt organique de la fécondité de la part de la femme rend possible une régulation nécessaire des naissances ou mieux encore une parenté responsable qui est le bien du couple et l'une des tâches nécessaires d'un véritable amour. Cette tâche est d'autant plus urgente, dans le tiers-monde surtout, que notre planète s'y voit soumise à la pression inexorable d'une démographie galopante.

Mais le fait que le rapport entre expression d'amour et conception d'un nouvel être humain n'est pas toujours réalisé, n'implique pas qu'il puisse être arbitrairement détruit par voie technique, lorsqu'il existe ou qu'il peut être organiquement donné. Une telle destruction systématique de la fécondité normalement possible, de quelque manière qu'on l'accomplisse et quelle qu'en soit la motivation, c'est cela le désordre objectif de la contraception.

Ce désordre correspond à une sorte d'agression contre le corps lui-même, qui altère tôt ou tard la justesse même de l'amour. En effet, pour disjoindre deux valeurs réunies dans un seul langage, la contraception violente gravement le jeu de la fonction enclose en ce langage. Le chemin biologique, emprunté de façon si adroite, dit-on, par les contraceptifs hormonaux, ne change nullement la nature d'une telle agression. Il en aggraverait bien plutôt les méfaits. En interdisant l'ovulation par une action inhibitrice sur la commande

hypophysaire, les contraceptifs hormonaux perturbent une fonction et compromettent l'équilibre hormonal dont chacun reconnaît l'importance dans la physiologie globale de la femme. Le caractère « médical » dont s'honore souvent cette contraception est du reste illusoire, à moins que l'on estime que la fonction hypophysaire est en soi-même un traumatisme dont il faudrait se libérer !

Que dirait-on d'un spécialiste des oreilles qui, sous prétexte d'améliorer le statut d'un client, se mettrait à briser la chaîne des osselets qui transmet les vibrations sonores ? Or la contraception détériore tout aussi gravement le jeu normal d'une fonction qui commande à la fois l'équilibre interne du sujet et son pouvoir humain de transmettre la vie. Ce qu'on appelle ici des « soins » est en réalité un traumatisme que le législateur permet parce qu'il est réputé bénéfique. Seule une étrange irréflexion, en un domaine où les contraintes inexorables de la vie apparaissent affolantes, peut expliquer le succès de telles procédures. Pratiquées sur des organes différents, elles apparaîtraient aussitôt pour ce qu'elles sont en fait : un dérèglement systématique d'une fonction du corps et donc une atteinte arbitraire envers l'organisme. D'autres procédés récemment découverts, comme les spermicides qui tuent les gamètes mâles, sont, eux aussi, des modalités d'une même agression contre l'intégrité sexuelle du corps humain et contre la dignité totale de la personne, comme le sont également les différents appareillages mécaniques de l'homme ou de la femme. Tel est le désordre de la contraception, quel que soit l'avantage que l'on pense en tirer.

L'amour, dit-on, y gagne en liberté et l'humanité y voit heureusement décroître le nombre par trop volumineux de ses avides rationnaires ! A supposer que ce dernier aspect soit vrai, le corps de l'homme ou de la femme ou les deux à la fois se trouvent endommagés ; finalement, l'amour lui-même est abîmé. L'amour de l'autre et de soi-même passe par le respect du corps qui fait partie de la personne et de sa dignité. Aussi, à moins de devenir avant longtemps des Docteurs « Fol-Amour » de l'amour lui-même, on ne peut *systématiquement* sacrifier dans l'amour le rapport virtuel à l'enfant, comme on le fait *spécialement* dans la contraception du deuxième et du troisième types, sans offenser, sans compromettre, ou sans détruire l'amour humain lui-même. Car l'amour ne peut être cette réelle communion avec l'autre qu'il souhaite devenir, s'il ne respecte pas tous les pouvoirs de don enracinés dans notre chair, et s'il s'obstine à faire du rapport conjugal une œuvre qui détériore au lieu d'améliorer. C'est cette mutilation de l'autre dans l'amour qui définit le désordre inhérent à la contraception, où la personne tout entière est abîmée par le biais de son corps.

Considéré de manière isolée, il est vrai, ce désordre peut ne pas apparaître d'une telle importance. Des couples engagés dans les tâches onéreuses de la fécondité y trouvent tout d'abord un soulagement et une libération. Il devient même de plus en plus courant de voir dans la contraception, sinon tout à fait un progrès des gestes de l'amour, du moins un simple pis-aller que la technique moderne tend à banaliser ! La gravité réelle de la contraception se manifeste cependant dès que ces « avantages » produisent dans les mœurs publiques des adultes et des jeunes tous leurs effets destructurants. En effet, à la grandeur d'aimer se substitue bientôt le mirage déformant de jouir, qui ne tarde pas à dégrader la personne elle-même par le culte tyrannique des sens. Chacun tend à se définir par la recherche d'un plaisir dont l'obsession détruit à la racine la rencontre authentique de l'autre. En enfermant ainsi l'amour dans la pure jouissance, apaisante dit-on, mais bientôt insatiable et déshumanisante, la pratique de la contraception contribue pour sa part à brouiller les chemins qui conduisent à la construction de personnalités véritables et de couples qui durent.

A cet égard, la parution de l'encyclique qu'on a voulu présenter pour le fond comme une catastrophe de l'Eglise moderne, peut plutôt apparaître comme un acte prophétique. Ne dénonce-t-elle pas par anticipation les effets négatifs d'une conduite qu'on voudrait justifier comme un droit méconnu ? Toutefois le prophétisme supposé d'*Humanae Vitae*, qui est celui de son message globalement compris, est loin d'être perçu et même soupçonné. Pour en saisir la portée, il faut accepter de réfléchir sur notre condition humaine d'une façon tout d'abord déroutante. Il nous faut dépasser mainte équivoque sur la nature et sur le corps, retrouver notre allégeance divine de créature et entrer plus avant dans le mystère du Christ.

II. — D'ÉTRANGES ÉQUIVOQUES SUR LA NATURE ET SUR LE CORPS

La première équivoque consiste à voir dans la contraception une domination de l'homme sur la nature. De fait, la régence culturelle de l'homme sur la nature et sur le monde est conforme au dessein créateur que la Genèse nous révèle. Cependant, cette domination n'est pas sans condition et l'écologie à bon droit le rappelle. Mais surtout le corps humain n'est pas dans la « nature » un élément quelconque sur lequel la « culture » se devrait d'exercer un pouvoir souverain dont la contraception serait un corollaire anodin.

Si biologiquement conditionné qu'il soit, le corps de l'homme et de la femme n'est pas en lui-même du biologique à l'état pur, d'avance soumis, d'aucuns diraient promu, à toutes les manipulations opérables en nos laboratoires. Nous l'oublions souvent : le bio-

logique humain ne fait pas nombre avec la personne ; il y est intégré. Le corps fait à ce point partie de notre être qu'il est, en chacun d'entre nous, la manifestation première la plus visible de l'esprit. La station droite et le visage, la libération corrélative et du cerveau et des mains, la parole possible, tout nous indique que notre corps, tout en étant d'ordre physique, nous instaure dans l'humain. En tant que sexué, d'ailleurs, notre corps commande notre entrée dans le domaine décisif des relations avec autrui : il est lié en nous à l'affectivité qui nous rend capables d'aimer. Nous ne sommes nous-mêmes que par rapport à « l'autre » que nous ne sommes pas. La différence des sexes nous dit que l'autre est inséparable de notre identité. Bien plus, le fait d'être ainsi sexuellement relatif à un autre que nous révèle à sa manière l'impuissance où nous sommes de nous passer vraiment de Dieu. Dieu n'est-Il pas en effet l'Autre par excellence, dont les autres sont autant de rappels, de témoins et d'images qui devraient nous garder de Le perdre de vue ?

Ainsi compris pour ce qu'il est vraiment, notre corps ne saurait donc tomber dans l'ordre des objets. Il relève assurément des soins de la culture, mais sous le signe de la moralité ou si l'on préfère de l'éthique. C'est à elle, en effet, qu'il revient d'assurer la dignité de l'être humain en fonction d'exigences, inconnues du domaine des choses, mais essentielles à cet univers des sujets dans lequel la naissance nous donne droit de cité.

D'ailleurs, seconde erreur cachée sous la première, la nature elle-même à laquelle on ramène indûment notre corps, n'est jamais en soi-même un fait brut, sans signification.

Pour certains philosophes, la nature serait un pur donné, une sorte de chaos, avant que le travail humain lui ait imposé un sens qui, sans notre entremise, lui aurait fait défaut. Dans un autre langage, la nature serait une sorte de matière prime sans qualité, sans forme et sans structure, qu'il reviendrait à l'homme d'introniser dans l'ordre des existants déterminés ! Il en serait ainsi du corps et notamment de la sexualité, qui n'aurait d'autre vérité que celle que la culture lui confère ! Sans doute la nature, pour ne parler d'abord que d'elle, n'a de sens plénier que déchiffrée par l'homme. Mais la nature pour l'homme, c'est un texte lisible et non un tourbillon de lettres dont nous ferions de façon plus ou moins arbitraire des phrases ou des mots. Oublier cette priorité éclatante de la nature organisée sur l'homme, c'est d'abord méconnaître le témoignage de la science et c'est se fermer plus encore au fait que la nature est en soi-même Création.

Antérieurement au travail de l'homme, il existe en effet un travail de Dieu qui domine et ordonne en les différenciant les

éléments primordiaux dont est construit le monde. Ce travail que la Bible exprime de manière symbolique n'est pas une œuvre de culture dont nous serions les ouvriers. C'est un travail divin et qui est créateur. Evolutif en sa structure et dans ses résultats, cet agir divin demeure indescriptible dans son acte initial autant qu'en sa durée. En débordant tous nos pouvoirs, il fait pourtant surgir ce monde où notre esprit s'éveille et fait la preuve de sa génialité. Car cette création, qui est « l'art de Dieu », comme Dante l'a dit, possède ses lois propres. C'est pourquoi nous pouvons l'appeler la nature. Elle n'est pas évanescente. Sa consistance, encore qu'évolutive, est cependant fondée. Mais cette consistance du monde ne saurait empêcher la *nature,* au sens scientifique du terme, de demeurer la *création,* au sens révélé de ce mot. En entrant dans le savoir de l'homme et en passant, partiellement d'ailleurs, sous la mouvance de nos pouvoirs, la nature n'est donc pas arrachée à l'action fondatrice de Dieu : elle reste encore et toujours son œuvre.

Ce qui est vrai de l'univers physique, auquel nous pensons aussitôt lorsqu'on nous parle de nature, n'est pas moins justifié du monde de la vie auquel nous appartenons par toutes les fibres de notre être. Ce monde de la vie a suivi le chemin stupéfiant d'une organisation continûment croissante, qui a rendu possible l'éveil spirituel, plus stupéfiant encore, de l'être humain lui-même. L'homme y apparaît non pas comme un chaos mais comme une merveille. Il constitue comme un point culminant de formes et de fonctions où s'unifient et se régulent des ensembles étonnants de structures. La science les découvre, l'homme en bénéficie, il doit les respecter à moins de se détruire.

Créature lui-même en pleine création, l'homme ne peut dominer sainement la nature, ne peut travailler au profit de la vie, qu'en apprenant à s'y soumettre. Par cette soumission intelligente, aux résultats d'ailleurs géniaux — qu'on songe au feu de foyer, à l'outil, à la rame, à la domestication animale, à la culture du blé, du mil ou de la vigne, à la médecine moderne, aux sciences du ciel, des gènes, des atomes —, l'homme dans sa grandeur reconnaît que son hégémonie, pour être bénéfique, ne doit pas devenir arbitraire ni se croire absolue. N'étant pas le Principe d'un monde dont il découvre les richesses scellées, l'utilisation judicieuse des choses selon les lois de la nature, non moins que le respect qu'il se doit à lui-même, sont une condition de ses plus belles réussites. Ainsi, pour revenir à la contraception, donner ou laisser prendre la pilule à une fillette de quatorze ans, pour ne citer qu'un cas limite mais qui sert de symbole, est comme un abus de pouvoir, car c'est perturber dans un être immature un ensemble de fonctions nécessaires à son intégrité et à sa maturation. Est-il moins

gravement destructeur de résoudre le problème de la procréation en mutilant de diverses manières les voies génitales de l'homme ou de la femme adulte ?

Est-ce à dire cependant, troisième type d'équivoque dont on a maintes fois accusé l'encyclique, que la nature physique ou biologique édicterait ou même contiendrait les règles humaines de la moralité ? Ce serait méconnaître le monde de l'esprit et de la liberté sans lequel l'humanité n'existe pas comme « image de Dieu ». Mais cependant aussi, puisque l'esprit humain n'est pas séparé de son corps, le corps signifie à l'esprit la divine allégeance qui nous caractérise en tant que nous sommes créés.

III. — LE CORPS ET NOTRE DIVINE ALLÉGEANCE DE CRÉATURES

La liberté humaine n'est pas *sans* condition comme l'est la liberté de Dieu ; elle n'est pas non plus *sous* condition car elle serait un esclavage ; elle est *en condition* : nous sommes tout simplement des hommes. Or la condition qui fait que notre liberté est une liberté humaine et non pas infinie, c'est en nous la corporéité. Celle-ci, en nous liant au monde, signifie que nous sommes créés, c'est-à-dire donnés à nous-mêmes par un Autre que nous. Rien n'est moins évident de nos jours, même pour des chrétiens.

Murés dans l'évidence que notre époque est sans pareille, nous nous persuadons que l'homme peut et doit désormais se penser, se vouloir et se traiter lui-même sans le moindre rapport à un Autre que lui. Nos réussites de culture masquent à nos yeux la signification de la nature ; la liberté volatilise à tort en nous la corporéité. Nous disloquons ce qu'il faudrait unir : nous nous nions en tant que créatures pour nous poser dans notre liberté ou encore, nous refusons de nous saisir libres en nous disant créés. Et plus précisément, lorsqu'il s'agit du désordre systématiquement installé de la contraception : nous désavouons dans nos corps la dignité, de soi incomparable, d'être créés par Dieu co-créateurs d'autres êtres humains. Cette grandeur humaine que nous méconnaissons ainsi est une grandeur divinement conditionnée, non pas de l'extérieur seulement, du fait d'une nature qui n'est jamais réellement notre œuvre, mais au plus profond de nous-mêmes, du fait de notre corps. Celui-ci, par le développement organique qui le caractérise et par l'éducation dont il est susceptible, commande entièrement notre éclosion à la vie de l'esprit et à la liberté. Qui en découvre le devenir et les fonctions, la dignité et les pouvoirs, découvre aussi que le corps est en nous un chef-d'œuvre complexe et la première merveille du fait d'exister.

Par-delà des formules forcément maladroites, l'enjeu réel est ici d'intégrer notre corps à la connaissance que nous devons acquérir de nous-mêmes et d'y voir le signe singulier de notre finitude. A ne considérer en effet que les réussites techniques obtenues de nos jours, et à en taire la condition naturelle qui les englobe toutes et qui nous pénètre par le corps lui-même, nous courons le péril de nous croire parvenus au-delà des frontières de l'humain. Nous y perdons le sentiment d'une solidarité spirituelle avec tous les âges du monde, dans une dépendance qui nous relie à Dieu. Alors que les jours et les nuits, les saisons, la naissance, la faim, le sommeil, la croissance et la mort nous rappellent chaque jour les servitudes inéluctables de notre condition, nous nous croyons d'une autre essence que les humains déjà parus ! Dans cette « apesanteur » d'un nouveau genre, nous perdons à bon compte tout souvenir de la moindre allégeance à l'égard de la Source ; nous nous abandonnons au sentiment d'une suffisance sans fondement réel et donc finalement impensable. L'illusion est extrême. Elle paralyse *en nous le oui modeste et le oui intégral au conditionnement* fondateur, cosmique et corporel, qui nous permet cependant d'exister. Justifiant le plus misérable athéisme, elle ouvre aussi la voie à toutes les formes d'arbitraire sur nous-mêmes et les autres.

Nous retrouvons ici par contraste le vrai sens de la loi naturelle dont parle l'encyclique. La loi naturelle, souvent mal comprise, n'a rien à voir avec un naturalisme aberrant : elle se relie tout entière à notre création, telle que la signifie le double fait, d'ailleurs conjugué, de la nature et de nos corps. Si grands que nous soyons ou que nous nous flattions d'être, nous ne sommes jamais absolus, c'est-à-dire délivrés de toute dépendance. Dès notre premier souffle, nous nous recevons tels ou telles : hommes ou femmes, et cela seulement. Ce fait est sans doute un programme pour notre liberté, mais notre liberté n'est jamais qu'intérieure à cette contingence et aux déterminismes que nous utilisons. Nous existons *en situation*, c'est-à-dire, en langage chrétien, que nous *sommes créés* et que la dépendance indéniable qui est la nôtre nous révèle un Amour tout gratuit qui nous appelle à exister. Aléatoire en son apparition, notre corps est donc l'indice primordial de notre irrécusable finitude. Il demeure de ce fait le révélateur quotidien de notre vérité et le contenu permanent non moins que la mesure libératrice de notre soumission. Le corps exige donc et il exprime ainsi l'allégeance de l'esprit à l'égard de Dieu par qui nous sommes et par qui nous allons, à l'intérieur d'une nature qui est notre domaine en demeurant son œuvre.

Dès lors, être fidèle à la loi naturelle, si l'on tient à garder la formule, c'est accueillir réellement notre condition de créature,

Or comme notre corps est la réalité première de cette condition, être fidèle à la loi naturelle c'est tout d'abord respecter la noblesse du corps comme signe, immanent à nous-mêmes, que nous sommes créés. Notre corps est ainsi l'équilibrateur de nos propres chimères et le dénégateur silencieux de notre suffisance ; il est notre adhésion au réel contre les pires évasions ; il est « le garde-fou de notre dé-raison ». En acceptant librement notre corps, nous acquiesçons en vérité à l'être et à la vie et nous trouvons ainsi le vrai chemin de notre présence aux autres, au monde, à nous-mêmes et finalement à Dieu. Etre fidèle à la loi naturelle ou vivre en vérité sa situation de créature, c'est donc dire oui à son corps, aux conditions de sa génération, de sa croissance et de son équilibre : c'est donc refuser d'en détruire les fonctions, les rythmes et les structures. Et puisque la sexualité, comme nous l'avons vu, est notre rapport, personnel entre tous, avec l'autre, notre corps en tant que sexué sera conforme à sa nature, en ce domaine aussi, s'il devient tout entier relation avec l'autre, tradition sans réserve de soi et objet de respect en chacun de nous-mêmes et dans l'autre.

Plus profondément que tout vocabulaire ne saurait l'exprimer, la sexualité définissant chacun de nous par un rapport constitutif à l'autre, on peut comprendre aussi que le rapport à Dieu, qui est l'Autre même en sa Source, ait une influence directe sur nos manières d'aimer. En conséquence si Dieu commande en profondeur l'amour véritable des autres, la mort de Dieu ne peut qu'aboutir à un glas de l'amour dans le cœur et le corps des humains. Chacun de nous n'ayant plus d'autre consistance que sa fugacité, la fantaisie la plus impitoyable s'installe dans le rapport à l'autre. Les techniques de fuite apportant leur appui à une liberté qui ne se sent liée qu'autant qu'elle jouit, on assiste au démantèlement anarchique des couples et des cœurs. Malgré tous les propos contraires, on ne reconnaît dans l'amour que son effet de jouissance et non pas son projet de durer et l'on refuse le pouvoir étonnant qu'il a de faire surgir d'autres êtres humains. L'esprit ne tarde pas à se désespérer du vertige des corps livrés à l'arbitraire. La personne est perdue sous les sens. Le désarroi qui en résulte acquiert les proportions de la grandeur humaine spirituellement désaffectée. En voulant arracher du cœur des hommes la profondeur de Dieu, en s'ingéniant à supprimer en eux la certitude radicale de leur plus divine allégeance, on refoule en leur cœur la source d'un amour jaillissant qu'il faut de nouveau libérer.

IV. — LA LUMIÈRE DU CHRIST

La détérioration spirituelle que nous sommes en train de subir résulte pour une large part d'une décision historique qu'on nomme l'athéisme. Quelles que soient les raisons d'un succès qui paraît foudroyant au sein de l'Occident, une chose est certaine : aucune philosophie religieuse, aucune forme de déisme, fût-elle épaulée par l'Eglise, ne nous arrachera à un oubli de Dieu qui obnubile en nous le sens vrai du monde, de l'autre et de nous-mêmes, le sens de notre création ! Seul le « Premier-né de toute créature » possède en sa chair, oblative et non pas jouisseuse, le merveilleux secret qui nous permet d'aimer. En tant qu'héritier d'Israël, il conduit à son comble l'acquiescement concret des hommes de sa race envers cet amour d'Alliance qui justifie que nous soyons. Bien loin de faire de la nature, comme nous le faisons désormais, la base d'une révolte ou d'une indifférence à l'égard de Dieu, le Peuple d'Israël a toujours déchiffré, dans le fait que nous sommes créés, le premier temps d'une Alliance d'amour où Dieu, pour nous combler de Lui, nous donne tout d'abord d'exister réellement nous-mêmes.

Le oui de Jésus à son Père à travers la condition de créature envahit à son tour toute son existence et toutes ses paroles. Il va de la triple tentation au désert jusqu'à l'agonie de la croix, en passant par le sermon sur la montagne, l'hymne de jubilation et l'eucharistie dans le pain et le vin. Ce oui n'est pas un oui de tête seulement, un oui qui serait cérébral ; c'est un oui de l'être tout entier, un oui de l'existence librement assumée qui passe tout entière au service prioritaire de l'autre. Par ce oui, le Christ accueille avec autant de profondeur les contraintes quotidiennes de la faim, de la soif, des foules et des chemins, que l'alternance élémentaire des jours et des saisons ou que le lien vital de la semence et des moissons. Car cette loi qui lie inexorablement dans ce monde la vie avec la mort, la levée des épis et la chute des grains et qui domine tous les êtres humains, trouve en Jésus un consentement d'ordinaire lumineux et serein. Si cet acquiescement peut, par moments, devenir pour lui douloureux, il n'est jamais refusé ; il commande la vivante insertion de Jésus au service des hommes dans les aléas de l'humain.

C'est cet acquiescement qui va le conduire tout droit, malgré le gouffre de la mort, au monde renouvelé de la Résurrection. Car l'adhésion que Jésus-Christ accorde, à travers la nature, à son Père et au nôtre, lui permet de savoir que Dieu ne veut jamais pour nous que la vie libérée de la mort. Par cet acquiescement de Fils à l'égard du Père, au sein d'une nature devenue le berceau de sa Résurrection, Jésus devient lui-même le Maître spirituel in-

comparable qui peut et doit nous arracher aux révoltes navrantes que nous inspirent désormais la contingence biologique de l'homme et sa mortalité.

Sans doute la connaissance scientifique que nous acquérons de nous-mêmes, comme celle que nous acquérons et acquerrons encore de la structure du monde et des pouvoirs qui s'y trouvent cachés, semble devoir dévaluer la compétence pourtant hors pair de Jésus dans l'ordre de l'humain. Il n'en est rien. Le domaine élargi de nos savoirs, de nos pouvoirs, demeure entièrement mesuré par la profondeur du Fils qui assume, de façon lumineuse pour nous, l'opacité parfois si lourde de l'humain. La soumission aimante de Jésus qui débouche sur la Résurrection valorise dès lors à l'infini le chemin toujours modeste et quelquefois désespéré de notre finitude. Elle permet d'accepter comme signe de notre condition et comme langage de l'amour ce qui semblerait autrement un biologisme, au fond sans rime ni raison.

Si tout cela nous semble encore bien vague par rapport aux problèmes que posent de nos jours les techniques diverses de la contraception, c'est que nous ne percevons qu'à grand-peine combien le respect de nous-même et de l'autre suppose un oui total au fait que nous sommes créés. Le Christ rend possible et désirable un tel oui à la lumière de sa Résurrection. Certes, l'Evangile comme message d'amour peut seul éclairer le monde du désir en l'initiant au mystère de l'Autre et des autres. Mais l'Evangile devient très vite une idéologie parmi d'autres si nous n'entrons pas, du sein de l'existence, dans un amour vraiment filial pour le Dieu de la résurrection. En commandant l'entier consentement physique et spirituel à nous-même et à l'autre, cette adhésion filiale au Dieu vivant nous intronise aussi dans un amour fraternel pour notre humanité. Si le désarroi sexuel du monde, techniquement favorisé il est vrai, demeure dans son fond un désarroi proprement spirituel, seule une conversion, elle aussi spirituelle, pourra remettre l'homme et la femme sur le chemin vivant qui conduit à se vouloir et à s'aimer.

Un des dangers, dans ce domaine de l'éthique sexuelle dont traite l'encyclique, serait de réduire les problèmes à leurs aspects médicaux ou techniques. Ceux-ci sont importants, comme le dit l'encyclique au paragraphe 24, mais le plus décisif n'est pas là. Ce qui est finalement en question, c'est une conversion à la vérité de l'amour, introuvable elle-même sans l'adhésion au Christ, Initiateur fraternel des hommes au sens vivifiant de notre condition. Seul, il peut nous apprendre, dans la puissance de l'Esprit, à dépasser tous les dégoûts, toutes les peurs, toutes les duperies, comme tous les cynismes que

peut nous inspirer une vision de l'homme et de la femme, vidée de tout sens de Dieu.

Il faut encore le souligner : cette présentation de l'encyclique *Humanae Vitae,* sur la base de la triple distinction dont nous sommes partis, est la présentation d'une norme de vie et non pas d'un diktat. Le rappel en incombe à l'Eglise puisqu'elle est en Jésus-Christ la responsable autorisée de notre vocation à une vraie sainteté. Cette vocation éclaire l'amour et le mariage et elle doit imprégner la vie tout entière des chrétiens. Rappeler pareille vocation, ce n'est pas méconnaître les itinéraires hésitants et parfois erronés que notre liberté de pécheurs se fraye à travers les complexités de la vie et les impasses de nos propres faiblesses. Ce n'est pas davantage condamner à l'enfer ou emmurer vivants dans le pire des péchés ceux et celles qui ne se rallient pas aussitôt à la norme oubliée ou encore âprement contestée. Plus l'idéal est élevé, sans être de soi inaccessible, plus la conversion qu'il exige implique une évolution personnelle que le Christ lui-même provoque, oriente et soutient indéfectiblement au plus profond de la conscience sans jamais contredire l'enseignement autorisé de son Eglise.

La crise indéniable ouverte par *Humanae Vitae,* où certains voudraient voir, non sans contentement, le déclin du rôle éducatif de l'Eglise dans le domaine conjugal, est donc à comprendre comme une crise de croissance et non de récession. Elle signifie que l'Eglise tout entière doit plus que jamais travailler à éclairer et seconder la croissance spirituelle des hommes et des femmes de notre temps vers la totale humanité de leur amour, si difficile qu'en demeure souvent le chemin. L'infaillibilité de l'Eglise dans son enseignement en pareil domaine reste d'ordre foncièrement prophétique : elle a pour but de révéler aux consciences les conversions nécessaires de l'intelligence et du cœur, des idées, des mœurs et des conduites qui, seules, garantissent à long terme la qualité humaine de l'amour que nous sommes toujours en passe d'oublier.

CONCLUSION

Dix ans après *Humanae Vitae,* on mesure mieux à la fois les lacunes d'un texte qui fut élaboré dans des conditions de conflit, et la nécessité où se trouvait l'Eglise de ne pas consentir au courant d'opinion qui contredisait à ce point la Tradition vivante des mœurs et de la foi. Plus difficile à bien traiter, en tout cas plus nouveau pour la conscience de l'Eglise, que le problème social qui la préoccupait depuis un siècle, le problème de l'amour a pris,

peu à peu, et, par *Humanae Vitae,* tout d'un coup, le devant de la scène. Il ne le quittera pas de longtemps. Confrontée désormais avec lui, l'Eglise devra approfondir de plus en plus son message. Jamais l'Eglise ne pourra contredire ce qu'elle a déjà dit comme éducatrice des hommes ; mais elle le mûrira, elle en découvrira et elle en montrera sans doute de mieux en mieux les insertions comme les émergences. Elle y verra aussi l'un des aspects majeurs de l'évangélisation que lui confie toujours le Christ. Elle rendra ce message plus lisible, plus lumineux, plus désirable aussi à la conscience humaine. On peut tout au moins à bon droit l'espérer.

Lorsqu'on relit de nos jours la suite des textes pontificaux sur la question sociale, de *Rerum novarum* à la *Lettre* de Paul VI au Cardinal Roy, on découvre, à travers une permanence d'intuition, un développement incontestable qui ne concerne pas seulement l'expression. Sans doute en ira-t-il de même pour les questions d'éthique conjugale et de moralité dans l'ordre de l'amour. Rien ne nous garantit, et Paul VI dans *Humanae Vitae* nous avertit aussitôt du contraire, que le langage sur de telles questions soit à coup sûr trouvé, ni même que la pensée, les points de vue ou, comme on dit, les « référents » mis en œuvre soient les plus adaptés à l'intuition de foi qui fait la valeur du message. En ce domaine comme en tant d'autres, le sens chrétien précède de beaucoup l'expression culturelle qui le fait rayonner. Pas plus qu'aucune autre encyclique, *Humanae Vitae* ne représente donc dans son ordre le *nec plus ultra* du message chrétien sur l'amour ; elle exprime seulement, si l'on peut ainsi dire, le *ne unquam contra,* c'est-à-dire la ligne d'horizon à laquelle l'Eglise ne tournera jamais le dos. Mais tout peut être approfondi, mieux situé et tellement remanié que la même doctrine en sortira, sinon méconnaissable, du moins renouvelée. C'est ainsi qu'*Humanae Vitae,* qui est pour ainsi dire, après *Casti connubii,* le *Quadragesimo anno* des questions conjugales, laisse la voie ouverte aux développements nécessaires. Ils adviendront en ce domaine aussi, comme ils sont advenus après Léon XIII et Pie XI dans le domaine du social.

Rien cependant ne se fera sans que l'ensemble des fidèles, des évêques et des prêtres, gagné de l'intérieur au difficile message de Paul VI, ne se mette au travail pour en approfondir la signification et mieux le situer dans l'ensemble des problèmes humains que soulève l'amour.

F 75007 Paris G. MARTELET, S.J.
42, rue de Grenelle